

science, et, en même temps, une si égale et si parfaite bonne humeur, son sourire était si limpide et si franc, son air si avenant et si engageant, qu'on aurait juré qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Et pourtant, au fin fond d'elle-même, parce qu'elle était naturellement fière autant que digne, qui dira les sacrifices qu'elle dut accepter, les luttes qu'elle dut soutenir, les révoltes peut-être qu'elle dut contenir ?

Elle avait gardé des directeurs de sa vie spirituelle, et tout spécialement du saint prêtre qu'était feu M. le chanoine Trépanier, un souvenir ému et réconfortant. Elle me le disait un jour en termes expressifs. De même, sa communauté et ses supérieures lui furent toujours très chères. Et cela ne l'empêcha pas de rester attachée par toutes les fibres de son être à ceux qui étaient de sa famille naturelle. Ses parents trouvaient toujours auprès d'elle le meilleur accueil et la meilleure bonne grâce.

Elle s'en est allée vers Dieu purifiée encore, s'il était possible, par de longs mois de souffrance. Minée, épuisée, immobilisée même, sur son lit d'infirmier, elle a vu la mort venir lentement, très lentement. Elle a tout souffert avec une patience qui fut par moments héroïque. Les religieuses qui l'ont assistée, en particulier sa propre soeur, elle aussi religieuse, en peuvent témoigner.

* * *

Je m'incline avec un profond respect devant la tombe qui vient de se fermer sur Soeur Marie-Rose. Pour tout le bien qu'elle a fait dans les oeuvres qui lui furent confiées, pour tant de bien qu'elle a fait aux miens, pour l'édification qu'elle a, à tous, constamment donnée, que sa mémoire reste, sur terre, en bénédiction, et que Dieu, là-haut, l'accueille parmi ceux qui ont bien mérité !

17 janvier 1920.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.